

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 48 [i.e. 49]

Artikel: Mon premier parapluie
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pouessè baissi lè z'autro z'impoù et bailli d'âi pe fortès primès âi concours.

Ora, monsu lo Conte, resto po la viâ
Djan-Isaa GROGNUZ dè Jérémie.

Organiste et souffleur.

L'organiste d'une ville de notre canton avait eu mainte fois maille à partir avec le souffleur, au sujet de la faconde de ce dernier, qui, après chaque concert, se vantait publiquement des succès obtenus. Nous avons fort bien exécuté ce morceau, disait-il ; nous nous proposons de donner un nouveau concert, etc., etc., et toujours nous par-ci et nous par-là.

Blessé de cette manière d'agir, et des ridicules prétentions de son souffleur, l'organiste voulut le remettre à sa place par quelques observations assez vives.

Le souffleur fit la moue, mais ne répliqua pas un mot, mûrissant en secret une vengeance à sa façon.

A la soirée suivante, et au milieu d'un morceau religieusement écouté, notre homme abandonne son soufflet et vient se placer, les bras croisés, sur le devant de l'orgue. Tout à coup les sons s'arrêtent, l'artiste déconcerté se retourne et rencontre les regards triomphants du souffleur qui lui dit à haute voix : « Eh bien ! est-ce vous ou est-ce nous ?

L'organiste interloqué et ne voulant pas compromettre la réussite de la soirée s'empressa de répondre : « C'est nous, c'est nous, David. »

Et le concert continua au grand plaisir des auditeurs, qui n'avaient rien compris à la scène qui venait d'avoir lieu.

Mon premier parapluie.

Nous empruntons au *Petit Marseillais* les lignes suivantes, dont le caractère de fraîcheur et de simplicité, plaira sans doute à nos lecteurs.

Il est un objet vulgaire, un objet d'usage quotidien, que je ne puis rencontrer, — et Dieu sait si on le rencontre souvent dans les antichambres, sur la tête des gens quand le temps est mauvais, sous les bras des vieux messieurs quand il fait beau ; — il est, dis-je, un objet que je ne puis rencontrer sans le regarder tendrement, me rappelant que c'est à lui, c'est-à-dire à l'un de ses frères, que je dus ma première joie virile, mon premier acte d'indépendance, et la révélation du bonheur qu'on éprouve à protéger plus faible que soi.

Lorsqu'on me le donna, j'avais neuf ans à peine, et je ne peux vous dire quel orgueil s'empara de mon jeune cœur quand je me vis propriétaire d'un objet dont j'avais déjà ressenti la bienveillante protection, mais dont je considérais la possession comme exclusivement réservée aux grandes personnes. J'avais certainement été très-fier le jour où des bottines faites comme celles des grands garçons avaient remplacé mes chaussures d'enfant ; je me souvenais même de mon premier pantalon et des regards dédaigneux que j'avais jetés sur ma robe plissée, qui passait au service de mon petit frère ; mais tout cela n'était rien en comparaison de la joie et de l'orgueil que me causait mon premier parapluie !

Comme je le trouvais beau ! il était en soie vert-bouteille, et son manche était terminé par une pomme arrondie, noire, avec des incrustations de nacre ou de quelque chose d'approchant. Léger, facile à ouvrir, formant une voûte de la courbe la plus gracieuse, c'était le phénix des parapluies ; mais eût-il été fané, disloqué et recouvert de coton bleu, que je ne l'en aurais pas moins trouvé superbe : c'était mon premier parapluie. — De combien de parapluies avais-je ainsi reçu les gouttières, tantôt sur mon bras droit, tantôt sur mon bras gauche ! — J'avais mon parapluie à moi ; je marcherais tout seul, fièrement, bien couvert, maître de choisir mes pas ; j'étais libre, j'étais un homme !

Je me promenais depuis quelques minutes dans le vestibule, étudiant à l'abri la meilleure manière de me servir de ma nouvelle propriété, lorsque quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber ; le ciel devint noir, et les gouttes d'eau plus pressées, finirent par former une averse. J'entr'ouvris la porte : quelle bonne occasion pour essayer mon parapluie ! Oui, mais... cela me contrariait un peu de le mouiller... et puis si l'on me voyait sortir sans un autre motif, on m'appellerait enfant, et je tenais à avoir l'air d'un homme.

A l'autre bout de la maison, une porte s'ouvrit vis-à-vis la mienne et la mine espiègle de ma sœur Jenny s'y montra. Jenny sortait de la cuisine, et son petit tablier, relevé par les coins, laissait passer quelques feuilles de chou et quelques débris de poireaux chevelus. Je devinai qu'elle allait porter cette provende aux lapins de la mère Mathieu, une pauvre vieille qui demeurait de l'autre côté de la petite ruelle où s'ouvrait une porte de notre jardin. Jenny regarda les allées mouillées, avança son pied avec un mouvement de chatte qui a peur de l'eau, et rentra précipitamment. Elle ressortit presque aussitôt ; chaussée de sabots avec lesquels elle ne marchait guère vite ; impossible de courir pour traverser le jardin ! Elle fit la moue, hésita un peu, et, rassemblant dans sa main gauche les deux coins de son tablier, elle essaya, de la main droite, de relever sa petite jupe par-dessus sa tête. C'était là que je l'attendais.

— Veux-tu que je te conduise ? lui dis-je en me montrant tout à coup. Je te couvrirai avec mon parapluie !

Elle rougit de plaisir.

— Oh ! ton beau parapluie ! Cela va le mouiller, dit-elle.

— Est-ce qu'il n'est pas fait pour cela ? répondis-je fièrement, oubliant que tout à l'heure la même crainte m'avait retenu. Vois comme il est grand ! il peut bien nous couvrir tous les deux.

J'étais déjà près d'elle, et j'étendais le parapluie au-dessus de sa tête, en prenant bien garde à la préserver des gouttières. Je les recevais bien un peu, mais, venant de mon propre parapluie, elles ne m'étaient pas désagréables, et je découvrais un nouveau mérite à mon trésor. Non-seulement il faisait de moi un être indépendant, mais il me mettait à même de faire tout à fait acte d'homme en abritant autrui. Je me sentais six pieds de haut.

Je regardais Jenny et fus pris pour elle de sentiments tout nouveaux. Je ne peux pas dire que nous nous fussions beaucoup aimés jusqu'alors : elle était taquine et j'étais bourru, de sorte que peu de jours se passaient sans querelles. Mais la supériorité que je devais à mon parapluie m'inspira tout à coup une grande bienveillance pour cette petite fille qui se serrait contre moi pour éviter d'être mouillée, et je remarquai que ses mains étaient rouges de froid. Je soupesai son tablier.

— Comme c'est lourd ! Tu en as trop mis, ma pauvre petit ! Tu dois être bien fatiguée.

— C'est que la mère Mathieu a des lapins nouveaux et elle a besoin de les engrasper bien vite pour les vendre et payer son loyer avec l'argent : aussi j'ai pris tout ce que Mariette avait d'épluchures.

— Attends, nous voilà tout près de la cabane aux outils ; nous allons y entrer et nous mettrons tes légumes dans un panier ; ce sera plus commode.

— Oh ! oui, tu as raison. Mais comme tu es gentil de penser à cela !

Elle me souriait, elle ne me taquinait pas ; elle ne se moquait

pas de moi ; je la trouvai aimable pour la première fois de ma vie. J'entrai dans la cabane aux outils, je vidai le tablier de Jenny dans un panier que je voulus porter moi-même, et je réchauffai ses petites mains rouges sur ma poitrine, entre ma veste et mon gilet. Jenny m'embrassa pour la peine, et puis nous allâmes gaîment porter la nourriture aux lapins de la mère Mathieu.

Il y a bien des années de cela : Jenny s'en souvient encore. *C'est de ce jour-là que tu as commencé à être un bon frère*, me dit-elle quelquefois. C'est vrai ; c'est à partir de ce jour que j'ai compris la douceur de protéger, et c'est naturellement avec une sœur que j'ai fait mon apprentissage dans l'art de me rendre utile.

C'est à mon premier parapluie que j'ai dû ma conversion ; qu'on ne s'étonne donc pas si je lui ai gardé un fidèle souvenir et même si je lui ai, autant que possible, donné des successeurs en soie vert-bouteille, à pomme d'ébène incrustée de nacre.

X.

Voici, à propos du moulin de *Sans-Souci*, une petite anecdote que toutes les feuilles allemandes ont reproduite dernièrement. Ce fameux moulin, qui a donné lieu au charmant conte en vers d'Andrieux, que chacun connaît, est encore aujourd'hui la propriété de l'arrière-petit-fils de l'obstiné meunier. Mais, dans la même famille, les hommes se suivent et ne se ressemblent pas. Donc, le descendant de *Sans-Souci* fit savoir à Frédéric II qu'il était disposé à lui céder son moulin. Le prince lui répondit par cette lettre spirituelle : « Mon cher voisin, votre moulin n'est ni à vous ni à moi : il appartient à l'histoire ; il nous est donc impossible, à vous de le vendre, à moi de l'acheter. Mais, comme on doit s'aider entre voisins, voici un bon de 10,000 florins que vous pouvez toucher sur le trésor. »

Un solide gaillard de vingt ans, à la figure rubiconde, poursuit de ses doléances un passant :

— Avec une mine pareille, vous n'avez pas honte de mendier ?

— Au contraire, j'en rougis tout le temps.... Même que c'est ça qui me donne des couleurs.

Ah ! que je suis mal marié, disait un jour un paysan à l'un de ses amis. — Tu es bien heureux, lui répondit l'autre, pour moi, ce dont je me plains, c'est de l'être trop bien.

Un naïf bondit sur le marchepied d'un omnibus et veut pénétrer dans l'intérieur.

— Complet ! dit le conducteur, montez sur l'impériale.

— Est-ce que ça mène au même endroit ?

Vient de paraître : **Paris-Charmant**, journal de modes, musique et littérature, grand format, donnant tous les mois une aquarelle-modes, gravures noires, un morceau de musique, une planche de travaux à l'aiguille, un patron découpé, une causerie féminine, explications et renseignements pratiques sur les questions de toilette.

La partie littéraire comprend un roman inédit de CLAIRE

DE CHANDENEUX, une nouvelle de CÉLINE MALRAISON, une poésie d'ACHILLE MILLIEN, des articles bibliographiques, musique et théâtres. Chaque trimestre un grand morceau de musique de 5 à 6 pages de nos maîtres les plus en renom.

Le premier numéro a paru le 1^{er} septembre.

Le prix vraiment fabuleux, la rédaction hors ligne de **Paris-Charmant**, les matières qu'il renferme, la manière dont elles sont traitées doivent révolutionner tout ce qui a été tenté en ce genre de publication. Ce journal, fondé sur des milliers d'adhésions réunies en quelques jours, est une création durable, dont la prospérité croissante réalisera sans cesse de nouvelles améliorations.

Les abonnés de notre journal auront le privilège de ne payer que 6 francs pour l'abonnement annuel en envoyant leur bande d'adresse d'abonnement à

MM. Silvestre Rouveiroles et Cie, directeurs du Journal PARIS-CHARMANT, Grands Magasins St-Joseph, à Paris.

Ceci s'est passé à la gare de Couvet, canton de Neuchâtel :

Le train est arrêté ; une dame qui n'aime pas la fumée monte sur le marche-pied et se dispose à entrer dans un compartiment de seconde classe, où se trouvent déjà plusieurs messieurs.

Elle se retourne du côté du contrôleur qui arrivait au moment même :

— Est-il permis de fumer dans ce compartiment, lui demanda-t-elle ?

— Si ces messieurs n'y voient pas d'inconvénient, lui répond le facétieux employé.

Casino-Théâtre. — Dimanche 1^{er} décembre, à 7 heures précises : *Les FOURCHAMBAULT*, pièce en 5 actes, du Théâtre-Français. *L'infortunée Caroline*, vaudeville en 3 actes.

L. MONNET.

AVIS

Les nouveaux abonnés pour l'année 1879 recevront le journal gratuitement pendant le mois de décembre courant.

Les abonnements pour l'étranger, qui ne seront pas renouvelés à leur échéance, seront supprimés.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 20 centimes.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres, divers, et confection sur commande. — Grand assortiment de papiers à lettres. — Impression de la raison de commerce sur le papier et les enveloppes. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Copies de lettres et presses à copier. — Encres japonaise ; encre Gurdot ; encre Mathieu-Plessy. — Cartes à jouer. — sacs d'écoliers. — Buvards. — Serviettes pour étudiants et hommes d'affaires. — Couleurs anglaises, pinceaux et papiers teintés pour la peinture des fleurs. — **Agendas et calendriers pour 1879.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY